



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Paris, 1980. Alors qu'il "accompagne" sa belle-fille dans sa lutte contre un cancer, le narrateur se souvient de Stéphane, son ami de jeunesse. Au début de la guerre, cet homme l'a initié à l'escalade et au dépassement de la peur, avant d'entrer dans la Résistance puis, capturé par un officier nazi – le colonel Shadow –, de mourir dans des circonstances jamais vraiment élucidées.

Mais Shadow, à la fin de la guerre, s'est fait connaître du narrateur. Son intangible présence demeure en lui, elle laisse affleurer les instants ultimes, la mort courageuse – héroïque, peut-être – de Stéphane. Et la réalité contemporaine (l'hôpital, les soignés et les soignants, les visites, l'anxiété des proches, les minuscules désastres de la vie ordinaire, tout ce que représentent les quotidiens trajets sur le boulevard périphérique) reçoit de ce passé un écho d'incertitude et pourtant d'espérance...

*L'ombre portée de la mort en soi*, telle est sans doute l'énigme dont Henry Bauchau interroge les manifestations conscientes et inconscientes, dans ce captivant roman qui semble défier les lois de la pesanteur littéraire et affirmer, jusqu'à sa plus ultime mise à nu, l'amour de la vie mystérieusement éveillée à sa condition mortelle.

"DOMAINE FRANÇAIS"

## HENRY BAUCHAU

*Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau est décédé à Louveciennes en 2012. Psychanalyste, poète, dramaturge, essayiste, romancier, il est l'auteur d'une des œuvres les plus marquantes de notre temps, traduite dans le monde entier. En 2008, son roman Le Boulevard périphérique a obtenu le prix du Livre Inter.*

### DU MÊME AUTEUR

- GÉOLOGIE*, poèmes (prix Max Jacob), Gallimard, 1958.  
*GENGIS KHAN*, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.  
*L'ESCALIER BLEU*, poèmes, Gallimard, 1964.  
*LA DÉCHIRURE*, roman, Gallimard, 1966 ; Actes Sud, 2003.  
*LA PIERRE SANS CHAGRIN*, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.  
*LA MACHINATION*, théâtre, L'Aire, 1969.  
*LE RÉGIMENT NOIR*, roman (prix Frans Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.  
*CÉLÉBRATION*, poèmes, L'Aire, 1972.  
*LA CHINE INTÉRIEURE*, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.  
*LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD*, poème, L'Aire, 1981.  
*ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG*, Flammarion, 1982.  
*POÉSIE 1950-1986* (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.  
*L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE*, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.  
*CEDIPE SUR LA ROUTE*, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.  
*DIOTIME ET LES LIONS*, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.  
*JOUR APRÈS JOUR*, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.  
*HEUREUX LES DÉLIANTS*, poèmes, Labor, 1995.  
*ANTIGONE*, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.  
*PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE*, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.  
*JOURNAL D'ANTIGONE*, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.  
*LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND*, récits, Babel n° 384, 1999.  
*EXERCICE DU MATIN*, poèmes, Actes Sud, 1999.  
*L'ÉCRITURE A L'ÉCOUTE*, essais, Actes Sud, 2000.  
*THÉÂTRE COMPLET*, Actes Sud-Papiers, 2001.  
*PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE*, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.  
*CEDIPE SUR LA ROUTE*, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.  
*L'ENFANT BLEU*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 727, 2006.  
*LA GRANDE MURAILLE*, journal 1960-1965, Babel n° 684, 2005.  
*EN NOIR ET BLANC. VU PAR LIONEL*, nouvelles, Les éditions du Chemin de fer, 2005.  
*NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS*, poésie, Actes Sud, 2006.  
*LE PRÉSENT D'INCERTITUDE*, journal 2002-2005, Actes Sud, 2007.

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00404-0



HENRY BAUCHAU

# Le Boulevard périphérique

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication

## REMERCIEMENTS

Je remercie la Promotion des lettres de la Communauté française en Belgique de l'aide qui a rendu possible cet ouvrage.

Merci à Marie Donzel pour son aide.

*A Christian,  
à Rodolphe,  
à Marine.*

*Marche doucement, car tu marches  
sur mes rêves*

YEATS



Tandis que le métro m'emporte vers la station du fort d'Aubervilliers où je prendrai le bus pour Bobigny, je pense à ma famille telle qu'elle était dans mon enfance. La famille, les années lointaines que j'ai encore connues, c'est cela surtout qui intéresse Paule lorsque nous parlons ensemble à l'hôpital. Les racines, les liens entremêlés, les façons de vivre de ce clan auquel son mari et son petit garçon, souvent à leur insu, appartiennent si fort et avec qui elle a conclu alliance.

Le traitement contre le cancer a fait perdre ses cheveux à Paule. Je pense souvent, en la voyant si préoccupée de garder sa perruque bien en place, combien elle a dû souffrir en se découvrant chauve. Stéphane, s'il avait vécu, s'il n'avait pas été assassiné en 1944 par les nazis, serait-il devenu chauve ? Je le verrai toujours tel qu'il était à vingt-sept ans, et dans ma mémoire il n'aura jamais été touché par le temps. Il me semble qu'il entre avec moi dans la chambre de Paule, avec ses yeux très bleus, ses cheveux blonds, sa taille haute, son sourire bref. Non pas timide mais réservé. Un homme de l'acte.

C'est en juillet 1940 que je l'ai connu, dans un chantier de déblaiement des ruines de la guerre. De son métier il était sondeur de mines, mais il connaissait bien les travaux de chantier. Très vite c'est lui qui a dirigé le nôtre. Quand nos chantiers se sont regroupés il a pris la tête d'un camp de formation de chefs de chantier en 1941 dans la région mosane.

Chaque fois qu'il était libre il partait grimper dans les rochers qui par endroits bordent le fleuve, puisque depuis la guerre les Alpes ou les autres montagnes ne lui étaient plus accessibles. J'ai appris qu'il était un excellent alpiniste et que montagnes, rochers, glaciers étaient la passion de sa vie.

Un jour il m'a proposé d'aller grimper avec lui. Un petit train nous mène à proximité d'un groupe de rochers où il y a plusieurs voies à faire. Il sort de son sac une corde tressée en anneaux et la met autour de son cou. Nous marchons jusqu'au pied des rochers et avec son collier de cordes il paraît à la fois modeste et glorieux. Pour grimper il faut une pratique, un apprentissage et tout de suite j'aime le faire avec lui. Je me rappelle cette voie, la première qu'il m'a fait faire. Je suis impressionné car j'ai toujours eu le vertige. Il ne m'explique pas grand-chose sinon le maniement de la corde et comment il faut la faire coulisser dans les mousquetons qu'il attache à quelques pitons. Pour le reste, il me dit : "Fais comme moi." Je le regarde m'étonnant du peu de surface qui lui est nécessaire pour une prise de pied ou une prise de main. Cela me semble irréalisable pour moi, je vais lâcher, glisser, pourtant j'arrive à peu près à tenir où il a tenu, à me soulever là où il a pris de la hauteur. A un passage un peu délicat il faut

contourner le rocher en ne se tenant en équilibre que sur un pied tandis que l'autre, à tâtons, cherche une vire sur laquelle s'élever. On est forcé de poser le regard vers le bas. Nous ne sommes pas très haut, assez pourtant pour que la sensation du vide me trouble. Tout se met à tourner légèrement et mon pied tremble sur la prise qu'il faut quitter sans que j'arrive à trouver l'autre. Je pense : Je vais dévisser. A ce moment je vois son regard, tourné vers moi, pendant qu'il tend un peu la corde pour m'assurer mieux, et j'entends sa voix très calme dire : "Lève un peu la jambe gauche, tu vas trouver la prise. Ensuite n'hésite pas, lance le bras droit vers le haut, il y a une petite vire pour te hausser." Je sens que ce moment est décisif, j'oserai ou n'oserai pas être un grimpeur et de toutes mes forces je veux le devenir. Je passe, je le rejoins. Par la suite, j'ai souvent refait ce passage et me suis demandé pourquoi il m'avait paru si difficile. Chaque fois que j'y ai amené un débutant, j'ai constaté qu'il avait les mêmes problèmes que moi la première fois et je me suis efforcé de lui inspirer confiance à la manière de Stéphane.

Me voilà devant Paule et elle me pose la question : "Est-ce que je vais guérir ou non ?" Il me semble que Stéphane est présent. Il s'agit de passer, de lui indiquer la bonne prise. Celle justement que je ne connais pas. Je ne réponds pas, je me répète sa question, je laisse l'étonnement envahir mon visage et je réponds comme toujours : "Naturellement, tu es en train de guérir, tu le sais bien." Qui me dicte cela, est-ce que c'est Stéphane ? Est-ce qu'il aurait fait cela comme moi, sans rien savoir ? J'obéis à une pulsion,

celle de l'équipe soignante et de sa mère qui veut maintenir Paule dans l'espérance. Ils ont raison, que faire d'autre ?

En sortant de l'hôpital, je rencontre sur le seuil une amie de Paule qui va la voir. Elle s'étonne : "Tout le monde lui raconte des blagues, elle pense partir à l'étranger, installer sa maison, tout cela est impossible. C'est terrible de le lui cacher et de jouer la comédie."

La mère de Paule arrive avec ce visage calme et décidé qu'elle a depuis que sa fille est à nouveau hospitalisée. Elle n'a pas entendu ce que Justine m'a dit, elle le devine et l'écarte d'un mouvement d'épaule : "Ce qui compte, c'est que Paule garde le moral, s'il cède, tout cédera." Elle prend le bras de Justine et elles entrent dans l'ascenseur en me faisant un signe d'adieu.

Je pars, je reprends l'autobus. En face de moi il y a un homme encore jeune, le visage creusé. Je suis frappé par son regard bleu-gris, un regard attentif, concentré, qui semble fait pour scruter le lointain. C'est de ce regard que Stéphane scrutait le rocher avant d'entreprendre une escalade et c'est de ce même regard, qui ressemblait un peu alors à celui d'un oiseau de proie, qu'il étudiait les prises possibles en cours d'ascension.

Pendant les premières années de la guerre nous avons souvent grimpé ensemble et une amitié est née entre nous. Un jour il m'a emmené avec un moniteur de sport, Sarquin, très bon grimpeur. A la fin de la journée, Stéphane nous a montré, pendant que nous l'assurions d'en bas, comment faire une voie dominée par un fort surplomb sur lequel il fallait faire deux rétablissements difficiles.

Stéphane franchit le premier surplomb assez lentement, puis, ayant repris souffle, il aborde et dépasse le second avec une précision et une rapidité admirables. Redescendu en rappel, il assure Sarquin. Celui-ci prend un bon départ, franchit trop vite le premier surplomb, arrive fatigué au second, ne parvient pas à s'élever et soudain dévisse.

Stéphane assure sa descente et me dit d'essayer à mon tour. Si Sarquin a échoué, ce n'est pas moi qui vais réussir. Je n'ai pas trop envie de tenter l'entreprise mais je ne puis me dégonfler devant les deux autres.

Je prends le départ plus lentement que Sarquin, je franchis le premier surplomb avec peine, en ménageant mon souffle. Au second surplomb il y a un rapide travail des mains à faire. Face au rocher je me rappelle tous les gestes de Stéphane et l'instinct qui m'habite les exécute. Mes mains se hissent sur des prises minuscules, un élan me soulève et, sans savoir comment, je passe. Au moment où je franchis le premier surplomb, je vois entre mon corps et mon bras le visage attentif de Stéphane en train de m'assurer. Quand, parvenu en haut je me retourne, je vois l'ébauche d'un sourire de satisfaction sur son visage. Son sourire d'Indien, comme disent les hommes de son chantier, et je ressens à travers lui un sentiment de joie, de plénitude totale.

Quand je reviens au sol Sarquin me regarde étonné, ne comprenant pas comment j'ai pu réussir là où lui, plus fort et plus entraîné, a échoué.

A partir de ce regard jeté d'en haut sur le sourire de Stéphane, le vertige, dont j'ai toujours souffert, me quitte. Je n'ai plus affaire qu'à la paroi, à la pesanteur, au travail de mes quatre

pattes et je n'ai plus été paralysé par la peur. Quelque chose a eu lieu comme si Stéphane m'avait revêtu de sa force.

Aujourd'hui dans le bus, puis dans le métro qui me ramène à l'Opéra pour y prendre le RER, je songe à cet instant qui m'a soulevé pendant des semaines, et qui a compté, je m'en rends compte aujourd'hui, fortement dans ma vie.

C'était une preuve. Une preuve de l'efficacité de mon corps, c'était surtout une preuve de l'amitié de Stéphane. Il lui fallait, il nous fallait une épreuve de vérité. Il en a ménagé très subtilement les conditions. Il a été heureux de ne pas s'être trompé sur moi. C'est ici qu'il y a un doute car cette force dont j'ai disposé à ce moment-là, ce n'était pas ma force mais, par le pouvoir de son regard, la sienne. Pourquoi ce moment de triomphe, pourquoi ces années d'amitié si profonde, presque en dehors de la parole, me reviennent-ils si rarement en mémoire ?

Quelque chose a effacé ces moments heureux, les nombreux instants de risque, de force et de victoire de mes ascensions avec Stéphane. Quelque chose que je n'ai pas vécu, que je suis en train de vivre aujourd'hui et qui est sa mort.

Alors que j'ai vieilli, que mon corps a perdu de sa souplesse et de sa force, Stéphane sera toujours jeune, il aura toujours vingt-neuf ans, ses yeux bleus, ses cheveux blonds et son sourire d'Indien.

La mort de Paule que je crains et ne crains pas, car l'espérance m'habite de force, ranime en moi bien d'autres souvenirs et avant tout celui de

Stéphane. Est-ce que je veux, est-ce que je peux vivre tout cela maintenant, dans ce mois de juin venteux, gris, submergé par les ondées où je me sens dépassé par les choses à faire, par les déplacements et la cruelle absence de mon travail d'écrivain ? A la gare de l'Est des gens montent, d'autres descendent. Je n'en puis plus de penser à Paule, de vivre à travers elle la mort de Stéphane. Je descends à Opéra, je m'engouffre dans les corridors que je connais jusqu'à l'écoeurement. Je prends le trottoir roulant avec ses murs rouges, je mets mon ticket dans l'appareil de contrôle. A côté de moi, un jeune homme le franchit d'un bond léger. Je le regarde avec envie, je me dis que si j'étais encore comme nous étions Stéphane et moi en 1942, je le franchirais comme lui, aussi légèrement. Les années ont passé, je ne suis plus ainsi, un poids s'est étendu sur ma vie.

Je descends l'escalier, il y a dans le grand hall d'Auber une exposition sur les années 1900-1914. Il est tard mais j'entre quelques instants. Il y a là une étonnante photo du roi Léopold II de Belgique à Ostende. Il est penché pour lutter contre le vent, en redingote avec un haut-de-forme d'où ne sort que son air déterminé et son énorme barbe blanche. Il est entouré de plusieurs messieurs en hauts-de-forme aussi penchés en avant, plus petits que lui. Il ressemble plus à un grand capitaliste du début du XX<sup>e</sup> siècle qu'à un roi. A un grand homme d'affaires givré, gelé par l'âge qui sait qu'il n'y aura bientôt plus d'affaires, plus de lendemain.

Cette extraordinaire image me fait penser au pôle, au temps où des bateaux à voiles y étaient enserrés par les glaces. Le vieux roi, encore en mouvement, se hâtant peut-être vers de dernières

cérémonies, de derniers plaisirs, me fait penser à un de ces bateaux des grands explorateurs du passé. Sur cette immense barbe, les ouvriers de Sainpierre, qui étaient en grève, le jour d'une visite du roi dans la ville – c'est mon grand-père qui l'a raconté à table – ont lancé des crottins de chevaux. "Lui, a dit grand-père, ne s'est pas arrêté, n'a pas bronché, il a légèrement de la main fait tomber les débris de crottin de sa barbe." Les rires ont cessé immédiatement, il y a eu un silence sidéré, il a fait un salut léger à la foule qui s'est mise à applaudir. "Il n'était pas populaire, a dit grand-père, mais il avait de la tenue, il savait faire face aux risques du métier."

Je descends l'escalier qui va vers les quais de façon à être en face de la dernière voiture, celle où j'ai le plus de chance de trouver une place assise. L'image du vieux roi, tout blanc parmi les signes annonciateurs de la Première Guerre mondiale, occupe mon esprit. Etonnante photo qui date d'avant ma naissance. Mais ce monde-là, celui des villes sans voitures, des chevaux, des ouvriers lançant des crottins dans la barbe des rois, a été un peu le mien. J'ai connu ce monde sans tracteurs et les campagnes où seuls labouraient des chevaux et des bœufs. Dans ma petite enfance, pendant la guerre, nos ennemis n'étaient pas des dictateurs ou des présidents, mais l'empereur Guillaume II, l'empereur François-Joseph, le sultan turc et parmi nos alliés il y avait le roi d'Angleterre, le tsar de Russie et le roi d'Italie. Les gens d'aujourd'hui, en 1980, n'ont plus aucune idée de ce monde, dont il ne reste que des photos et des séquences de films, en noir et blanc.



Voilà le train, je trouve une place dans la dernière voiture, autour de moi deux Noirs parlent et rient, tous les autres sont silencieux et fatigués. Je prends le livre que j'ai dans mon sac. C'est une patiente qui me l'a prêté. Elle prépare un doctorat d'histoire, elle m'a plusieurs fois parlé des livres de Philippe Ariès, elle a senti que cela m'intéressait. Elle m'a apporté *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*. Je le feuillette et je tombe sur cette réflexion : "Au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne parlait pas du sexe mais on vivait encore en présence de la mort, maintenant on parle du sexe et on a caché la mort." Cette phrase repousse avec vigueur le flot des revendications mesquines qui m'a accablé toute la journée. Pourquoi tant de travail, de déplacements, pourquoi le délaissement du livre que je sentais se former en moi ?

Argile est à la gare avec la voiture, je suis content, au moins la fatigue du retour à pied me sera épargnée aujourd'hui.

Je lui dis : "Paule ne va pas mieux, pourquoi est-ce que je m'oblige à aller à l'hôpital, si souvent, alors que je ne puis rien pour elle ?

— Parce que tu le désires. Tu crois que tu ne peux rien pour elle, mais au moins tu te crèves... Tu es ainsi."

Je la regarde. Les yeux sur la route encombrée, elle le sent, elle sourit.

## II

Ce qui m'apparaît peu à peu, dans les jours, les nuits qui suivent, c'est ce que, Stéphane et moi, avons vécu pendant les quelques années où nous avons été liés par la varappe. Si au début nous avons souvent grimpé à trois ou quatre, bientôt nous ne sommes plus montés qu'à deux. Parce que ainsi nous faisons plus de voies et parce que je le suivais mieux que les autres ? Sur le plan du rocher, j'ai eu le sentiment, jamais clairement formulé jusque-là, d'être son compagnon préféré. Là, il était mon maître. Un maître rigoureux qui ne m'épargnait pas la difficulté, qui relevait mes fautes. Un maître qui me traitait comme un égal. Ce garçon, peu instruit, qui avait quitté l'école à seize ans, était un maître auprès duquel j'apprenais une technique, une science de la gaieté dans l'effort et l'énergie du plaisir difficile. Je me souviens qu'un jour nous avons fait une voie particulièrement aérienne qu'il était un des seuls à pouvoir faire en premier. Il avait plu le matin, la roche était glissante. Arrivés presque en haut, il fallait faire une extension pour atteindre du bout des doigts un piton, qu'il avait posé lui-même en créant la voie, et y placer un mousqueton. Le piton était tombé et personne ne l'avait remplacé.

La vire sur laquelle Stéphane compte pour prendre son élan s'effrite et cède soudain sous son poids. Il se rattrape de justesse en calant son pied et sa main gauches dans une faille très étroite. Il se met à examiner avec un calme extrême la paroi au-dessus de lui. Je le regarde d'en dessous, gagné par son calme bien que je sois moi aussi dans une position malaisée.

Son regard me frappe, qui ne ressemble plus à celui d'un homme, un œil sans sourire, sans angoisse, sans autre expression que celle d'une extrême attention. Je pense alors à l'œil d'un rapace et j'éprouve non pas que Stéphane est suspendu en situation difficile à un rocher assez friable mais qu'il plane dans le ciel comme un faucon (à cette époque je n'avais jamais vu d'aigle en vol). Aussi, quand Stéphane me dit d'une voix calme : "Laisse-moi assez de mou pour partir, ensuite assure de près, si je dévisse, le premier piton ne tiendra que si la chute est brève", je ne suis pas inquiet, je plane comme Stéphane.

Il repart, il arrive, je ne sais comment, à coincer un instant son autre pied et, tout en ne pouvant le maintenir sur cette prise minuscule, à s'étendre pour parvenir à saisir au-dessus de l'ancien piton une prise assez forte à laquelle il se suspend d'une main, puis réussit à placer la main gauche à côté de la droite. Il se hisse peu à peu, s'aidant des pieds sur la paroi puis, brusquement, semble se fendre en deux, pose ses pieds où étaient ses mains et s'élève, atteint de la main gauche une prise que je ne vois pas. Il dit : "Donne du mou !" Il a passé, je l'entends qui souffle, il s'élève encore, je ne le vois plus. A peine est-il sorti de ma vue que je commence à avoir peur. Survient alors sa voix calme, un peu essoufflée : "Je t'assure. Vas-y, coince ton

pied à gauche et lance-toi.” Comme il me l’a appris, j’emplis mes poumons d’air, je vérifie que la corde est bien tendue, j’arrive à coincer mon pied dans la fente, je m’élève, je sens mon pied qui tremble et tout d’un coup il me semble que je n’ai plus aucune force dans la jambe et que mon corps tout entier n’est plus que spasme, convulsion et tremblement. Je suis pris d’une intense angoisse, une sueur glacée m’inonde le dos. Je ne vois pas Stéphane mais lui, de l’anfractuosité où il est parvenu, peut me voir. Il me dit : “Ta main, ta main gauche puis la droite et quand tu as rapproché suffisamment ton pied tu y vas.” Je n’ai plus aucune force, comment m’élever sur mes mains ? Il m’assure, il va me tirer. Je tête instinctivement la corde. Elle n’est pas tout à fait tendue. Donc Stéphane ne compte pas me tirer de ce mauvais pas grâce à la corde. Il pense que je puis le faire seul. Une sorte de force me revient. Je lance ma main droite. Je sens la prise, je ne l’ai que du bout des doigts. La main gauche s’accroche aussi. Mon pied dérape sur la dalle. Impossible de m’élever. La voix dit : “A gauche, en oblique, cale ton pied.” Je sens une résistance, je prends appui dessus et d’un dernier effort j’élève le pied droit. Je passe, je suis passé. Lui devant, assuré par lui, mais en somme seul, tout seul. Je m’effondre    côté de lui dans la cheminée. Je suis à bout de souffle, couvert d’une sueur froide, incapable de faire encore un geste. Il se penche, enlève mon pull, ma chemise, me bouchonne avec elle comme un cheval et quand je suis sec il me renfile mon pull sur la peau et me frictionne d’un mouvement doux, expérimenté. La voie, à partir de là, est facile. Il n’y a pas, il n’y aura pas d’autres commentaires sur ce que nous

vers moi et Argile me souffle : “C’est à toi.” Je pense : Une fois de plus, je n’étais pas là. Je me hâte en trébuchant sur les marches de l’autel. Je sors de ma poche mon texte et mes lunettes et fais face à la nombreuse assistance. Je lis : “Premier Livre des Rois, XIX, 11-13. «Le Seigneur dit à Elie : ‘Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur : voici, le Seigneur va passer.’ Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; Le Seigneur n’était pas dans le vent. Après le vent il y eut un tremblement de terre ; Le Seigneur n’était pas dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre, il y eut un feu ; Le Seigneur n’était pas dans le feu. Et après le feu, le bruissement d’un silence ténu. Alors, en l’entendant, Elie se voila le visage avec son manteau.»”

Le silence ténu de l’Eternel, l’instant sans début ni fin passe sur l’assistance. Il transperce, il confronte à l’événement, à la densité, à la nudité de ce monde que nous ne percevons que par intermittences. L’instant est bref et déjà nous nous réfugions dans l’admiration d’un grand texte archaïque venu de l’âge du bronze. Je retourne à ma place, le lecteur qui me succède monte dans le chœur. Argile me souffle : “Tu as très bien lu.”

Je tente de reprendre pied en moi-même, je n’y parviens pas. Je revois Paule mourante, à sa droite la mère pleure, à sa gauche Mykha agenouillé la tient dans ses bras. Au pied du lit, la présence de Stéphane, à la tête l’ombre immense de Shadow. Ils se font face, les yeux clos comme les grands gisants des abbayes d’autrefois. Ils protègent Paule de leurs yeux fermés, ayant vu ce que je n’ai pas su voir, ils me forcent à comprendre qu’elle était, qu’elle est un être mystérieusement éveillé à sa condition mortelle.

*Louveciennes, le 27 juillet 2007.*

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.